



MAXIME
LE FORESTIER

AVEC SOPHIE DELASSEIN

NÉ QUELQUE PART

Né quelque part

Maxime Le Forestier
avec Sophie Delassein

Né quelque part

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2011.

ISBN : 978-2-35949-049-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la fille.

Ce récit est fondé sur mes souvenirs,
ma propre interprétation des faits.

C'est une maison bleue...

IL SUFFIT d'ouvrir le Petit Littré pour lire la définition du mot « nostalgie » : « le mal du pays ». Maxime Le Forestier n'en est pas atteint, il l'affirme et je le crois volontiers. De son enfance à Saint-Ouen, en Seine-Saint-Denis, il parle peu au quotidien ; de son voyage initiatique à San Francisco, en pleine période hippie, pas davantage ; et de ses années de vie au Brésil, encore moins. J'en conclus que, définitivement, il ne souffre pas de ce mal du pays, tel que lu dans le dictionnaire. Je l'affirme, mais j'ai du mal à l'accepter. Alors j'ai décidé de revêtir pour lui la longue robe « en dentelle grise et noire » de « Madame Nostalgie », chère à Georges Moustaki, qui, dans la ballade écrite pour Serge Reggiani, s'autorisait avec elle le tutoiement : « Tu pleures sur un nom de ville / Et tu confonds, pauvre imbécile / L'amour et la géographie. » Comment rester insensible au lyrisme de cette chanson, plus précise que la trop courte définition du Petit Littré ?

C'était au mois d'août 2010. Je publiais dans *Le Nouvel Observateur* un article sur « San Francisco », l'une des premières chansons écrites par Maxime Le Forestier, à la faveur d'une série de l'été comme on en réalise régulièrement dans les hebdomadaires à la saison chaude. Jamais personne n'aurait imaginé que

ces deux colonnes perdues dans les pages culturelles nous mèneraient si loin...

Je m'explique.

Un matin, dans ma boîte mails, je reçus un message de San Francisco. Après avoir pris connaissance de mon article sur la célèbre chanson, un certain Alexis Venifleis me demandait si je savais où était située la fameuse « maison bleue ». J'appelai Maxime Le Forestier sur-le-champ, qui d'emblée me répondit avec un brin de mauvaise humeur mêlée d'humour qu'elle se trouvait « adossée à la colline ». J'insistai un peu, sans succès, puis répondis au mail de l'inconnu que le chanteur ne s'en souvenait plus. Un petit moment plus tard, le nom de Maxime Le Forestier s'afficha sur mon Blackberry Curve 8 520. À ce moment-là (je m'autorise à dévoiler un peu de sa vie privée pour une fois), il se trouvait chez lui à la campagne en train d'admirer la ruche qu'un ami et voisin venait de lui donner. Il s'apprêtait à recueillir le miel pur et délicieux que les abeilles, en bonnes travailleuses, lui offraient. Au téléphone, le chanteur-apiculteur m'annonçait qu'il venait de fouiller ses archives à la recherche d'un carnet d'adresses. Il avait retrouvé celui des années soixante-dix, dans lequel l'adresse de la maison bleue avait été inscrite. Faut-il croire aux miracles ?

J'en communiquai aussitôt les coordonnées à Alexis Venifleis, qui, dès le lendemain matin, décalage horaire oblige, m'envoyait une photographie de la demeure haute de trois étages. Stupéfaction : la façade de la maison, d'un style typiquement victorien, était devenue verte. Infamie ! Maxime Le Forestier en rit de bon cœur et, entouré des siens, il se pencha longuement sur le vert en question pour voir si, par hasard, il ne tirait pas un peu sur le bleu. Les semaines passèrent, et nous nous trouvâmes finalement réunis

dans un bureau chez Polydor, la maison de disques historique de Maxime Le Forestier. Entre-temps, j'avais promis au chanteur de repeindre la maison. D'un simple pari, nous étions maintenant embarqués dans une folle épopée. Nous projetâmes, avec toute l'équipe qui entoure l'artiste, de repeindre la maison en bleu, d'y apposer une plaque commémorative, de programmer un concert à San Francisco fin juin, et de tourner un documentaire sur le retour, quarante ans plus tard, de l'auteur-compositeur-interprète sur les lieux. Tous ceux à qui nous exposâmes le projet furent aussitôt emballés. Ainsi Polydor en profiterait-elle pour célébrer les quarante années de fidélité de l'artiste dans la maison, en commercialisant à nouveau son premier album en intégralité, mais interprété cette fois par les jeunes signatures de l'écurie : Olivia Ruiz, Féfé, Ayo, La Grande Sophie, Juliette, sans oublier François Morel. La jeune génération ne se fit pas prier : elle se précipita dans le studio d'enregistrement.

J'en profite pour rappeler que l'album de 1972, sur lequel Maxime Le Forestier revient longuement dans ce livre autobiographique, contenait des perles, dont « Mon frère », « Éducation sentimentale », « Parachutiste », « Fontenay-aux-Roses », « Marie, Pierre et Charlemagne » et bien d'autres encore. Peut-on trouver plus bel hommage ?

Maxime Le Forestier débute son récit par son enfance musicienne, entourée de femmes : sa mère et ses deux sœurs aînées. Avec quelques sanglots réprimés, il évoque l'absence du père et ce frère qu'il n'a jamais eu, jusqu'au jour où il découvrit que son géniteur avait un autre fils, Jérôme, d'une vingtaine d'années son cadet. Une bénédiction, puisqu'ils ne se quitteront plus. Quelques pages plus loin, on se

souvent que le coup d'envoi de la carrière de Maxime Le Forestier fut donné par Georges Brassens. Quelques semaines avant Noël 1972, devant le public de Brassens, son maître à chanter, le jeune Le Forestier avait interprété ses premières chansons pour des centaines d'oreilles réceptives. Ce soir-là, Georges Brassens débuta son récital, le visage en sueur, avec « La Ballade des gens qui sont nés quelque part ».

Maxime Le Forestier apprit beaucoup du Sétois, ainsi que du maître équestre portugais Nuno Oliveira. Les passionnés de dressage seront sensibles à ce chapitre de sa vie, cette vie de chanteur, tout simplement, racontée avec la franchise qui caractérise son auteur. Un parcours qui force le respect, bien qu'il n'ait pas été aussi linéaire qu'il n'y paraît – ce que nous apprenons ici.

Quand, naguère, j'ai proposé à Maxime Le Forestier de raconter ses souvenirs dans un livre, je ne le connaissais pas, ou à peine. J'écrivis alors en introduction à notre ouvrage¹ qu'il était « un paradoxe vivant, à la fois drôle et mélancolique, sédentaire et voyageur, ponctuel et rêveur, posé et délirant, intello et populaire ». Sept années ont passé sans que mon approche de l'artiste ait varié. Sept ans, et pas l'ombre d'une ombre au tableau. Pourtant, telle la mouche du coche chère à Jean de La Fontaine, je me suis approchée au plus près de l'artiste pour mieux épier ses faits et gestes, sans gêne, sans retenue aucune. Est-ce en conscience, ou par inconscience, qu'il s'est laissé observer ?

Quoi qu'il en soit, nous nous sommes retrouvés sept années plus tard, face à face, pour que ce texte existe de nouveau, mais dans une forme augmentée et actualisée : je me suis effacée pour lui laisser

1. *Né quelque part*, Hachette Littérature, 2005.

entièrement la parole afin qu'elle parvienne aux oreilles d'autrui avec plus d'intensité qu'à l'origine. Car qui n'aimerait pas converser avec cet homme-là en tête à tête, dans sa cuisine, comme de vieux copains ?

Depuis que je « fréquente » l'artiste, j'ai assisté à onze reprises à son récital consacré à Brassens, sans jamais me lasser. J'étais affalée dans le canapé du studio au moment de l'enregistrement de *Restons amants*, affalée de même dans un des fauteuils rouges du Casino de Paris pour ce spectacle marqué par le grand retour du contrebassiste Patrice Caratini à ses côtés.

J'ai vu l'homme rester digne quand il a perdu sa mère et quand, peu de temps après, l'autre musicien de ses débuts, Alain Le Douarin, a quitté ce monde heureux.

J'étais à ses côtés le soir où son fils Arthur est monté sur la scène de l'Olympia pour interpréter ses toutes premières chansons. Au milieu de tous ces événements, ces journées avec et ces journées sans, ces pleins et ces déliés, Maxime Le Forestier a, l'air de rien, passé le cap de la soixantaine (de même que le million d'individus de bon goût qui avaient aimé son premier album).

Bientôt, donc, nous nous envolerons pour San Francisco, afin de repeindre la façade de la maison bleue. Un rêve, pour moi. J'y serai en tant que biographe officielle de Maxime Le Forestier, en attendant de devenir son plus vieux copain, un jour, qui sait ?

Sophie Delassein

*Février de cette année-là
C'est le début de mon histoire
Bien avant ma première guitare
Quatre ans après Hiroshima*

L'enfance en la mineur

AVANT de découvrir la chanson à l'âge de quatorze ans par les partitions de Georges Brassens, mon éducation musicale fut classique. C'est Anne qui a introduit la musique dans la famille. Anne est l'aînée de mes sœurs, et Catherine la seconde. Je suis le cadet. Nous sommes tous les trois nés à trois ans d'intervalle. Repérée à cinq ou six ans par une amie de ma grand-mère pour avoir l'oreille absolue – c'est-à-dire la mémoire des hauteurs de notes –, Anne a été tôt admise au cours d'Yvonne Desportes, qui enseignait dans un atelier près de la porte d'Orléans. Premier grand prix de Rome, elle avait créé ce cours de solfège de très haut niveau pour les fils et filles de ses amis, avant de l'ouvrir à des jeunes particulièrement doués, dont par exemple Frédérique, Patrice et Renaud Fontanarosa, les enfants du célèbre peintre, qu'elle avait rencontré à la villa Médicis. Ma sœur Catherine et moi-même avons suivi Anne chez M^{me} Desportes, qui aimait enseigner aux familles car cela lui permettait de former des trios. Anne était pianiste, Catherine violoniste, et l'on m'avait destiné au violoncelle, non sans réticence de ma part : j'aurais en effet préféré la flûte, mais on ne l'enseignait pas aux petits, parce que le travail sur le souffle leur donne du ventre. J'ai finalement appris le violon jusqu'à l'entrée en CM2, puis j'ai rangé mon instrument pour ne plus jamais

y toucher. Néanmoins, je peux affirmer que le violon est un apprentissage formidable pour l'oreille, parce qu'on y fabrique sa note. Nous sommes trois à l'avoir étudié parmi les collègues que je fréquente : Zazie, Jean-Jacques Goldman et moi. Je n'oublie certes pas Catherine Lara, mais elle, contrairement à nous, est une vraie violoniste.

Ma sœur Anne a bien sûr eu beaucoup d'influence sur moi, ce dont je ne me rendais pas compte à l'époque. Elle a aussi été très importante par la suite, et le reste encore aujourd'hui. Vers neuf ou dix ans, il m'a fallu choisir ma voie : entrer au collège et apprendre le latin, ou m'inscrire au conservatoire tout en poursuivant ma scolarité par correspondance, comme mes deux sœurs. Par pure fainéantise, j'ai abandonné la musique. Je dis bien par fainéantise, parce que mener de front le conservatoire et les études revenait à travailler sans répit. En plus des cours traditionnels, il fallait apprendre le solfège et pratiquer l'instrument au moins six heures par jour. J'ai retrouvé dernièrement les emplois du temps de Anne : il m'a semblé terrible de faire vivre un tel rythme à une enfant.

Heureusement pour moi, Anne ne m'a jamais lâché avec la musique. Pendant quatre ans, toutes les semaines, elle me faisait déchiffrer des partitions et chanter des airs comme *L'Enfant et les Sortilèges*, la fantaisie lyrique en deux parties de Ravel sur un livret de Colette. À quatorze ans, j'ai acheté ma première guitare et je me suis dirigé vers la chanson, mais de tout temps Anne a mis un point d'honneur à me maintenir en contact avec le monde du classique. Grâce à elle, j'ai toujours été plus ou moins au fait de l'évolution de la musique contemporaine savante. Et j'ai pu remarquer, au gré de mes séances d'enregistrement de cordes, où systématiquement deux ou

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2011. N°105193 (00000)
Imprimé en France

